

## SPECIFICITE DE L'EVOLUTION DES LANGUES ROMANES DE LA REGION PYRENEENNE OCCIDENTALE

*J. L. Alvarez Emparanza*

0

### BUT DE L'ETUDE

On analyse dans cette étude quelques *aspects originaux et spécifiques* de l'évolution des langues romanes nées près ou dans la zone préromane (gascon, aragonais), en montrant l'importance du substrat basque; et, par comparaison évidemment, avec l'évolution constatée en occitan (non gascon) et en castillan. Nous ferons quelques allusions aussi au galaïco-portugais, au léonais et même au moçarabe pour éclaircir quelques points.

Tous les romanistes savent, parce que le phénomène est extrêmement manifeste, que les caractéristiques principales d'évolution de la Romania occidentale ont une "zone d'exception", entre la Garonne et l'Ebre 'grosso modo', sur les deux versants des Pyrénées occidentales: le manque de sonorisation des occlusives sourdes inter-vocaliques, les traitements originaux de *r-* et de *f*, etc.

Puisque le basque est encore parlé dans le noyau géographique de cette zone (voir carte ci-jointe), et que le basque recule depuis des siècles, on est unanime à tenter d'expliquer ces irrégularités par les effets d'un substrat basque. Tout le monde semble d'accord là-dessus. P. Bec, par exemple, écrit à ce sujet: "Comment expliquer l'originalité linguistique du gascon?... Cette différenciation est donc très ancienne, et repose **MANIFESTEMENT SUR UNE SPECIFICITE ETHNIQUE**" (La langue occitane, 50).

On essaie d'établir ici une sorte de petit résumé de ces recherches; avec parfois quelques suggestions personnelles qui, j'espère, ne seront pas trop indéfendables.

Une autre remarque importante s'impose en ce moment: il n'y a pas *d'unicité absolue* dans les phénomènes qu'on va

citer para la suite. Et ceci est d'autant plus normal et prévisible que tout pousse à croire que le basque des temps reculés était divisé en dialectes, relativement divers, comme il l'est aujourd'hui. Or on sait bien, en ce qui concerne la langue actuelle, que "tous les parlars basques n'ont pas exactement le même système phonologique" (Lafon, La Langue basque, 16). Cette diversité est encore plus connue sur le terrain lexical. Ou, pour donner un dernier exemple, d'ordre morphologique cette fois-ci, c'est bien connu que le verbe auxiliaire transitif du dialecte biscayen diffère foncièrement de celui des autres dialectes (ce qui n'a pas manqué de poser des problèmes à l'Académie lors de l'unification du basque écrit!). Et il y a en plus les problèmes de parenté par contiguité.

## I

### LES LIMITES DE LA ZONE CHOISIE (voir carte)

Il y a une coïncidence précise et bien concrète en ce qui concerne l'étendue de la zone bascophone à l'arrivée des romains.

On a d'un côté les témoignages, relativement concordants, des historiens ou géographes romains.

On a également les coïncidences persistentes entre les historiens postérieurs (Oyhénart et Jaurgain, notamment), qui font allusion à la même région pyrénéenne lorsqu'ils écrivent leurs célèbres études historiques sur "les deux Vasconies". Celle du Nord n'est autre que la "provincia aquitania tertia" de César, la "Vasconie" des Vascons ("Wascons", Gascons); et qui comprend, d'après Lafon, Tardets, Aire s/Adour, Eauze, Sos, Castet-Arrouy, Montferran, Castelnau, Muret, St. Girons d'Ariège et Bethmale d'Ariège. Et celle du Sud est la Vasconie navarraise: la Navarre proprement dite, la Rioja, le Nord de Huesca et les provinces dites "vascongadas".

Les anthropologues de toute sorte concordent pleinement aussi; et lorsqu'on voit les cartes sérologiques de Vallois et Marquer, publiées en 1964 par la Société d'Anthropologie de

Paris, et analogues, on est frappé par la présence nette devant les yeux de la carte de l'ancienne Vasconie préromane, et par la vigueur des conclusions des chercheurs: "Nous sommes là (=en Vasconie) vraiment en présence d'une ethnie particulière, et qui n'est pas seulement linguistique, mais aussi ethnographique et, jusqu'à un certain point, morphologique; ethnie représentative d'un vieux substrat pré-indo-européen et dont la valeur systématique est bien supérieure à celle des autres groupes linguistiques où même politiques de l'Europe occidentale" (C. N. R. S., I/IV-1964, p. 187-188).

Ce constat est une constante de ces recherches. Et c'est ainsi qu'on peut lire, au sujet de la Bigorre, et en conclusion à la sérieuse étude anthropologique collective qu'ont dirigée D. Fabre et J. Lacroix: "Les populations barégeoise et basque se singularisent encore nettement dans l'ensemble des populations basques. Il ne s'agit pas seulement d'un phénomène de convergence, mais bien d'une similitude d'origine qui prend toute sa valeur quand on sait que le Pays Basque occupait dans les siècles passés une étendue beaucoup plus vaste que celle qui est la sienne aujourd'hui". (Communautés du Sud, I, 96, 1975). Signalons aussi, en passant, que les ibères étaient dolicocéphales, tandis que les basques sont plutôt mésocéphales; discordance qui est du même signe que celles qui, au niveau linguistique, ont fait abandonner complètement la vieille hypothèse qui faisait des basques "les derniers des ibères".

Les spécialistes du Droit constatent analoguement une identité et même une originalité surprenantes entre les différents droits coutumiers pyrénéens.

Or nous allons montrer, par ce qui suit, que SUR LE PLAN LINGUISTIQUE l'influence du substrat basque est indéniable.

Tout d'abord, que si bien au Nord des Pyrénées la frontière gascon/occitan est extrêmement nette (fleuves Garonne et Ariège); analoguement, au Sud la frontière de l'aragonais avec le catalan est non moins claire et ancienne: "en Ribagorza... su frontera con la mitad catalana es antiquísima". (Menéndez Pidal, Orígenes del Español, 467).

Les vascons proprement dits, "o sea, los navarros" (Mz. Pidal, 461), arrivaient jusqu'au fleuve Esera (entre Barbastro et Bagnères de Luchon); et, toujours près de la chaîne

montagneuse, et plus à l'Est, jusqu'à Andorre, il y avait les ilergetes et cerretanos, qui parlaient des dialectes basques aussi, quoique différents. Il est bon de signaler que R. de Abadal, et Corominas surtout, ont prouvé il y a une dizaine d'années, "la survivance du basque jusqu'au bas moyen-âge" dans les Pyrénées centrales. Lisons Rohlf's à ce sujet: "(Corominas) a pu démontrer que dans les hautes vallées espagnoles des Pyrénées Centrales (avec particulière résistance dans le haut Pallars), les deux langues (basque et latine) ont vécu l'une à côté de l'autre pendant des siècles, dans une longue symbiose" (Le Gascon, 37, 1970). Cette zone-là comprend 'grosso modo' la zone délimitée par Basbastro, B. de Luchon, Val d'Aran, Sort et Tremp; et touche le Principat d'Andorre par l'Ouest.

Le système phonologique étant très structuré, et plus résistant aussi, nous l'avons choisi comme centre de notre étude, en laissant de côté d'autres.

Nous essaierons de montrer l'homologie, presque constante, entre les évolutions respectives du BASQUE (dans ses emprunts romans), le GASCON, l'ARAGONAIS (ou navarro-aragonais) et le CASTILLAN; et l'opposition, presque constante aussi, entre cette évolution là et celle constatée dans les autres zones contiguës: en OCCITAN, et en LEONAIIS (et même PORTUGAIS).

Il sera bon de préciser, de façon très succincte, que, au début de la romanisation, tout porte à croire que:

a) dans les Pyrénées orientales et en Catalogne on parlait une langue IBERIQUE; l'ibère étant, bien entendu, une langue non-indo-européenne, mais différente du basque, et non sémitique;

b) dans le Bas-Aragon, et au Sud et à l'Ouest de la Rioja, on parlait une langue de type CELTIQUE, indo-européenne;

c) dans l'Aquitaine "de Cesar", ou Vasconie nord-pyrénéenne, on parlait "une forme ancienne du basque" (Lafon). Cette zone (voir carte) ne comprenait pas la région bordelaise proprement dite, au Nord de Biscarrosse-Arcachon (limite de la toponymie basque), qui était celte. Il y avait des enclaves celtes, à caractère surtout militaire et stratégique, un peu partout.

Quant aux voyelles ouvertes *e* et *o*, diphtonguées dès le début du moyen âge, on signale souvent les toponymes basques diphtongués du Haut-Aragon (Biscarrués, Javierre) comme une preuve de l'ancienneté de la débasquisation de la zone. Or, en plus des recherches de Corominas déjà citées, dans la Navarre actuelle, où l'on DIT encore en basque Nabaskotze, Galoze, Biotzari, Irunberri, Exaberri, on lit sur les cartes officielles Navascués, Gallués, Bigüezal, Lumbier, et Javier. Etant donné le caractère "campestre" (le mot est de Caro Baroja), du fait basque, ce "pueblo de pastores, agricultores y marinos" jusqu'à des dates très récentes (on fait allusion au peuple bascophone), on est plus près de la réalité en considérant que le diphtongaison s'est produite en Haut-Aragon et Navarre au niveau *officiel*, mais pas au niveau linguistique populaire.

Lacarra en a offert une preuve éclatante avec son document, du XIV. siècle, interdisant de parler "bascuenz" au marché de Huesca. Or de Huesca à la frontière actuelle de la Navarre on a plus de 100 km. en ligne droite; distance difficile à couvrir à dos de mulet pour participer aux marchés périodiques.

Je tiens à signaler, à ce propos, que la ville mexicaine de Valladolid, au nom bien espagnol, passe pour être aujourd'hui une ville de langue maya très pure. Les indiens l'appellent d'ailleurs... "Zaci"! Rohlf's signale bien ce danger en écrivant: "On s'expose, en effet, à des conclusions superficielles ou erronnées, quand l'on se contente d'examiner la toponymie locale en s'appuyant exclusivement sur les noms officiels" (Le Gascon, 25).

Une autre remarque préalable encore: LE GASCON N'EST PAS UN SIMPLE DIALECTE OCCITAN, mais une LANGUE à part entière; et ceci au même titre que le catalan.

C'était déjà l'avis de Luchaire, il y a cent ans; et depuis, se critère ce généralise de plus en plus: "Son évolution phonétique est tout à fait originale, au moins autant sinon davantage, que le catalan" (P. Bec, La langue occitane, 46); et Rohlf's est du même avis: "Si l'on s'est habitué à considérer le catalan comme une langue à part, il faudra certes rendre le même honneur au gascon" (Le Gascon, 1). Et un peu plus loin il insiste: "il faut se rendre compte que nous n'avons pas à faire

à un dialecte quelconque du domaine provençal, mais à un idiome qui dans ses nombreuses particularités s'approche d'une VRAIE LANGUE INDEPENDANTE" (Le Gascon, 4; c'est nous qui soulignons).

## II

### EVOLUTION DES OCCLUSIVES SOURDES INTER-VOCALIQUES

On sait bien que c'est la sonorisation générale de -p-, -t-, et -k- (intervocaliques) un des facteurs essentiels de la division de la Romania en orientale et occidentale.

Or, "dans les Pyrénées (Haut-Aragon et Gascogne méridionale) se détache une zone qui conserve -p-, -t-, et -k-" (Von Wartburg, La Fragmentation linguistique de la Romania, 34-35). Le phénomène est signalé à l'unanimité.

C'est curieux de constater, à ce sujet, que le sarde, qui coïncide avec le basque et le castillan dans son système à cinq phonèmes vocaliques, coïncide aussi par la non sonorisation des occlusives sourdes intervocaliques (Von Wartburg, Fragmentation, 34; Vidos, Manuel de Lingüística romana, 288); et ceci est encore plus troublant lorsqu'on rappelle le témoignage de Seneca, qui écrivait il y a deux mille ans, que des coïncidences lexicales existaient entre la langue des Pyrénées et la langue parlée "en Corse".

Le phénomène de non-sonorisation est net en BASQUE: *ezpata*, *laket* (= placet), *errota*, *populu*, etc. En Navarre on appelle 'Zaragoza' ce qui est 'Zaragoza' en espagnol officiel.

Or on constate le même phénomène en GASCON; surtout autour du 'triangle dur' (béarnais) des vallées d'Aspe et de Barétous; celle-ci encore bascophone de nos jours en partie (Larrasquet, Haritschelhar, Irizar, Seiliez).

Rohlf's présente une liste impressionnante de 76 mots à intervocalique sourde (*aytà*, *ipèr*, *aupri*, etc.: pages 131 à 134 de "Le Gascon"); plus une autre à 9 suffixes (-ato, -ito, -atero, -uto, até, -eté, -atis et -aturo, pages 134-135). C'est à signaler

que beaucoup d'entre eux sont présentés à côté de l'équivalent ARAGONAIS (avec sourde toujours): *ayutar*, *apierto*, *aprir*, *april*, etc; et de l'équivalent CASTILLAN, qui présente une *sonore*: *ayudar*, *abrigo*, *cabeza*, *cabra*, *hormiga*, etc.

Mz. Pidal fait siennes les conclusions de Rohlfs, et écrit: "También en Aragón encontramos voces que a pesar de tener vocalismo romance conservan la consonante sorda: *bertute*, *tuto*, *fracato*, *espata*, *facan...*" (Orígenes, 251).

Or le LEONAIS sonorisait: "en León se sonorizaba hasta el latín popular" (Mz. Pidal, Oríg., 466); et le roman-navarrais de la Rioja, première période, sonorisait peu: "en la Rioja hallamos menor tendencia a escribir sonora que en Castilla" (Oríg., 250), comme on peut voir par les mots suivants: *lueco*, *moveturas*, *nafregatos*, *tota*, *aplecare*, *ganato*, *salbato-re...* (Oríg., 250). Et de conclure: "es de suponer que en la Rioja y en toda la Navarra lindante con el País Vasco, existía una fuerte repulsión popular a la sonorización consonántica, semejante a la del Alto Aragón, aunque no tan tenaz; recuérdese que en Ojacastro, junto al Monasterio de San Millán, se hablaba vascuence en el siglo XIII" (Mz. Pidal, Oríg., 250-251).

C'est connu que, depuis toujours, la Rioja Alta (autrigone) est attirée par la Biscaye, tout comme la Bureba, Nord de Burgos; tandis que la Rioja Baja (vascone) est plutôt près de la Navarre. Ceci est net du point de vue économique; mais aussi du point de vue linguistique, qui nous intéresse aussi (Mz. Pidal, 470-471).

La non sonorisation est d'autant plus nettement sensible qu'on s'approche des vallées montagneuses, logiquement les zones les plus isolées et aussi les plus conservatrices. Le phénomène se produit aussi sur d'autres plans: "en gascon la particule 'que' est de rigueur devant le verbe dans toutes les propositions affirmatives et indépendentes... Dans les parlers du Gers et des Landes l'emploi de 'que' est moins obligatoire que dans la zone pyrénéenne" (Rohlfs, *Le Gascon*, 206). Tout suggère donc que la non-sonorisation a été générale en gascon.

Or on sait, depuis plus de 60 ans, après les travaux de Saroïhandy notamment, que l'aragonais de la montagne (zone au Nord de Broto et Boltaña surtout) a connu aussi le phéno-

mène tel qu'on vient de le dire plus haut. On peut voir une carte de la zone non sonorissante dans le livre de Caro Baroja "Materiales para una historia de la lengua vasca", p. 192.

Lorsqu'on trace la ligne de bascophonie du moyen âge, suivant par exemple la ligne: Tafalla, Huesca, Alcubierre, Tremp, Sort, Andorra, proposée par Andersson en 1971 (voir Fontes Linguae Vasconum, n.º 8), on est frappé par la similitude des aires. Sans oublier que le basque était parlé aux alentours de Tafalla pendant la première moitié du XIX. siècle.

### III

#### SONORISATION DE /p, t, k/ APRES LIQUIDE ET NASALE

En correspondance assez exacte avec le phénomène antérieur, il faut signaler la SONORISATION des occlusives sourdes après /m,n/ et /l,r/.

Suivons Rohlfs: "Dans la même région de la Gascogne où nous avons constaté..." on constate également la sonorisation après nasale et liquide. Or "ici encore la phénomène n'est pas limité au versant Nord des Pyrénées, mais nous le retrouvons, comme l'a déjà relevé J. Saroihandy, dans une partie du Haut-Aragon" (Rohlfs, 137).

Signalons, par exemple, que le village has-navarrais 'Arancou', est 'Errango' en basque; que 'Villefranque', près de Bayonne, devient 'Milafranga', et 'Rivehaute' était 'Arribalda' au XII. siècle. Même phénomène au Sud des Pyrénées: 'Peralta' apparaît 'Petralda', 'alcalde' est 'algalde' près de Jaca (Aragon) et 'ortiga' devient 'ordica' en aragonais. (Mz. Pidal, 296-297).

Le phénomène traverse donc les Pyrénées en angle droit, comme la plupart des isoglosses et frontières dialectales du basque actuel; et fournit une évolution identique SUR LES DEUX VERSANTS (basque et aragonais, ou gascon) des Pyrénées.

Rohlfs, qui l'analyse en détail (pp. 137-138), en donne une importante liste d'une quarantaine de mots, avec variantes sonores gascone et aragonaise. P. ex.:

<b>lat.</b> alta	<b>gasc.</b> háudo	<b>arag.</b> alda	<b>cast.</b> alto
bancum	bangot	bango	banco
blancam	blango	blango	blanco
brancam	brango	brango	cat. branca etc.

Cette tendance phonétique n'est plus conservée dans le Haut Aragon que par les vieillards, et "on ne peut pas séparer le phénomène aragonais du phénomène gascon". (Rohlf's, 140). Qui poursuit: "On peut donc reconstruire un vaste domaine, allant du Pays Basque jusqu'à la vallée de l'Aure, où après *m n l* les occlusives sourdes ont été remplacées par les correspondantes sonores".

Or le phénomène est aussi rigoureusement inconnu en CASTILLAN qu'en FRANCAIS.

Il paraît logique donc de le rater, comme le font Saroïhandy (dès le début de ce siècle) et Rohlf's par la suite (Le Gascon, 140), "à l'ancien substrat indigène".

Mais voici qui est étonnant: encore une fois (et cette "exception" se répète sur d'autres terrains) ne suivent pas cette loi les dialectes basques de l'extrême Est de la zone bascophone actuelle; comme s'ils étaient les derniers témoins d'un ensemble dialectal basque (ou d'un "état de langue", Gavel) assez différent, mais disparu dans les Pyrénées centrales.

On a, en effet, en roncalais et souletin, des formes romaniques telles que: lantatu (= plantatu), altare, sentitu, entelegatu, borontate, mente, tenp(o)ra, arrankura, etc. Il faut dire qu'elles s'opposent sur tout le territoire bascophone aux termes correspondants avec sonore: landatu, aldare, senditu, endelegatu, borondate, mendekoste, mende, denbora, arrangura, etc.

Une remarque de Mz. Pidal paraît justifier cette présomption: "Eta sonorización estaba POCO DIFUNDIDA en la lengua ibérica contigua" (Orig., 303); et ceci indiquerait une ressemblance phonologique *par contiguïté*: les dialectes basques orientaux (dont le souletin, et le roncalais surtout, sont les derniers vestiges) auraient des caractéristiques "anormales" par rapport au basque normal en tant que porteurs, par voisinage prolongé, des tendances "ibériques" héritées sur les zones catalanes des Pyrénées.

Il faudra revenir sur cette hypothèse, modeste et pas trop osée j'espère, lorsqu'on analysera le problème du phonème /f/.

## IV

## EVOLUTION DE i,e et u,o

On sait bien que le latin vulgaire avait connu, sur toute la Romania occidentale, l'évolution:

$$\begin{array}{ll} \overset{\cup}{i} > e & \overset{\cup}{u} > o \\ \bar{e} > e & \bar{o} > o \end{array}$$

avec une confusion de timbre, et évolution parallèle des mots:

lat. tēla, sītīm, crēdit, vīdet  
lat. vulg. t̄la, s̄tīm, cr̄dit, v̄det (l'exemple est  
de Bourciez, Elem. 148)

Or les emprunts les plus anciens du basque ne suivent pas cette loi: le basque présent un aspect archaïque:

lat. mēta(m) > basq. meta  
    pice(m) > bike (remarquer l'occlusive)  
lat. cohōrte(m) > gorta  
    mūccu(m) > muki

et néglige les quantités:

lat. pīlu(m) > basq. bilho  
    baccīlu(m) > makhila  
    fīcu(m) > biku  
    baccīnu(m) > makhina

Autrement dit le basque, qui n'a pas connu la diphtongaison typique dans ses emprunts anciens, a connu au fond une évolution de type sarde:

$$\begin{array}{ll} \bar{i}, i^{\cup} > i \\ \bar{e}, e^{\cup} > e \\ \bar{o}, o^{\cup} > o \\ \bar{u}, u^{\cup} > u \end{array}$$

Ceci suggère un emprunt pendant la période classique; ce qui est confirmé par la valeur occlusive de (c,g) même devant les voyelles palatales:

lat. rege(m) > basq. errege  
 lege(m) > lege

Cette tendance constitue "uno de los hechos más típicos de la fonética vasca frente a la castellana" (Caro, Materiales, 40). Voici quelques exemples:

lat. festam	>	basq. besta,	esp. fiesta
cellam	>	gela	
temporam	>	denbora,	tiempo
adventum	>	abendu,	adviento
caelum	>	zeru,	cielo
portam	>	bortha,	puerta
populum	>	populu,	pueblo
corpus	>	gorputz,	cuervo
castellum	>	gatzelu,	casti(e)llo

Autrement dit, le basque n'a pas diphtongué e et o accentuées.

Il n'a pas monophtongué la diphtongue -au- d'ailleurs:

lat. causam	>	basq. gauza,	mais esp. cosa,	fr. chose
pauperem	>	praube,	pobre	povr

Or le GASCON suit le basque, et s'éloigne à la fois du CASTILLAN et du FRANCAIS:

lat. pēdem	>	gasc. pe,	esp. pie,	fr. pied
fēstam	>	hesto,	fiesta	
fēbrem	>	frebe,	fiebre,	fièvre
castellum	>	castèt,	casti(e)llo,	château
rōtam	>	arròdo,	rueda,	roue
scōlam	>	escòlo,	escuela	
hōrtus	>	òrt,	huerta	

En ARAGONAIS, par contre, la diphtongaison est générale; typique même, soit en *ue*, *uo* ou *ua* (valeurs *we*, *ou*, *wa*): Anguessi, Biassuessi, Laruesse, Sangüesa (basque Zankotza), etc.; et analoguement: Javierre, Alcubierre, Espierre, Espierlo, etc.

Or en *roncalais* (basque) la langue ne rejetait pas les diphtongues de type /wa/, /we/ et même /jwa/ (Azkue). Fait à retenir à titre d'exception dans l'aire orientale basque, comme toujours. Ces diphtongues sont absolument inconnues ailleurs.

## V

## LE TRAITEMENT DE r-

L'évolution de la vibrante r-, en initiale, est peut être le trait le plus certain dû au substrat basque, pour cette simple raison: que le celte *n'est pas* oppsé à r-.

Or par rapport à f-, et même à p-, il y avait coincidence *basque: ibérique: celte*; sans qu'on puisse discerner convenablement, dans une irrégularité quelconque, la part qui revient à chacune des trois langues. (On a déjà dit, en effet, qu'en Catalogne le substrat est ibérique; tandis qu'au Bas Aragon et autour de la Rioja il serait plutôt celte).

En BASQUE, le fait est très connu, il n'y a pas de mots commençant par r-. Les emprunts romans présentent toujours en tête du mot arr- ou err-:

lat. ramu(m)	>	basq. erramu
ratone(m)	>	arratoi(n)
rota(m)	>	errota
rege(m)	>	errege

Même dans les zones débasquisées (Navarre du Sud, par exemple) la tendance est vivace: "arreparar" (=remarquer) pour esp. "reparar".

Or le GASCON présente toujours aussi un a- prosthétique:

gasc. arrat,	occ. rat,	fr. rat,	basq. arratoi(n)
arrasim,	rasim,	raisin,	
arròda,	ròda,	roue,	errota
arriu,	riu,	rui(sseau),	(erreka)
arraï,	raï,	rayon,	arraïo
arram,	ram,	rameau,	erramu

"Ce trait apparente le gascon à l'aragonais —dit Bec— et vraisemblablement au basque" (La langue occ., 48).

En réalité l'ARAGONAIS s'éloigne du basque et du gascon sur ce point encore, quoique le phénomène soit connu: arrier (=rire), pit-arroy (=pit-roig), arripera, arretundo.

Il est connu en *sarde*, par contre.

Le dialecte AQUITAIN (de la Vasconie preromane) ne présente "un seul cas" de r- (Caro, Mat., 198).

Or c'est le dialecte basque *roncalais* qui paraît, encore une fois, présenter des lois phonétiques différentes l'apparen-

tant au roman-aragonais: "Se suele citar el roncalés como el dialecto que cuenta con mayor número de palabras con r- ('repattán', zagal; etc.)" (Michelena, *Fonética Hist. Vasca*, 332).

## VI

## LE CHANGEMENT f- &gt; h-

Tout aussi connue que la répugnance à r-, mais moins radicale, est en basque la répugnance pour *f* (en initiale, et même à l'intérieur du mot). Qui n'a pas entendu dire 'Pantxoá' (pron. Pančua) pour 'François'?

Les mots basques qui contiennent le phonème /f/ sont, presque toujours, des mots d'emprunt.

Mais tout indique que ce phonème, même étranger au début, a acquis une sorte de 'citoyenneté' de fait dans le basque moderne. Non sans heurts. Moi-même j'ai entendu maintes fois, à des membres de ma propre famille, appeler "Peeriko" mon père; qui était, bien entendu, Federico. Le phénomène est vivace dans la zone guipuscoane.

L'entrée de *f* s'est accompagnée, pendant des siècles, de toutes sortes d'évolutions fonétiques:

f > h, Ø, b, p, j (pron. x)

On entend d'ailleurs aussi bien 'afola' pour 'ajola' et 'axola'; que 'juerza' (aragonesisme) por 'fuerza' et 'jué' por 'fué'. Ce phénomène, du point de vue de l'articulation est homologue du changement aragonais et navarrais (roman): buena > güena.

Voici, avant commencer, quelques précisions intéressantes concernant le BASQUE dans son traitement de *f*-.

Pour les "Refranes" de 1596 (dialecte biscayen, occidental donc) on ne trouve qu'un mot avec *f*- (sur quelques 1.200): 'farata'; et deux autres avec *-f*- intérieur: 'afaldu' (et composés) et 'ifine' (qui se présente aussi dans ses variantes avec *b* et *m*). On y voit, par contre, 'urkatu' (< forca) et 'lore' (< florem), qui présentent perte nette de *f*.

Dans le II Dictionnaire de Larramendi (basque-espagnol, XVIII. siècle, dialecte guipuscoan) on trouve 46 mots commençant par f-, tous d'origine étrangère. Et 69 dans celui de Mizpiratzeguy (dial. souletin), toujours donc aux environs de 1 %.

Chez un des premiers auteurs basques, Leizarraga, qui avait choisi une nette tendance cultiste (et donc éloignée du parler populaire bas-navarrais de son village Briscous), pour la rédaction de la Bible, Aresti a trouvé 106 mots avec f- (voir Fontes, n.º 13); ce qui constitue un maximum. La totalité de ces mots est d'origine nettement latine, avec plusieurs rigoureusement inconnus: 'flama', p. ex.). On y trouve en plus 'flore' (< florem), employé aussi par Axular (XVII. s.) et aussi en biscayen actuel de la côte et même en labourdin; mais à côté du 'lore' normal. Remarquons que Leizarraga écrit 'hornitu' (=fournir). Mêmes remarques pour les termes, inconnus, avec 'def-', 'desf-', 'eff-', etc...

Autrement dit: *f* est devenu un des phonèmes basques; tout en ayant une situation précaire dans les dialectes occidentaux, et surtout en guipuscoan. Par contre, vers l'Aragon le basque se montre plus "réceptif". Dans la vallée de Salazar, p. ex., Michelena trouve que "/f/ tiene una posición mucho menos precaria" que dans d'autres dialectes. Encore plus nettement en roncalais: Azkue a noté, dans son étude sur ce dialecte basque oriental, 'fan', (qui devient 'joan' quelques kilomètres au Sud, en Urraul; et coexiste dans la vallée de Roncal avec "xoan" (pron. žoan)); 'firili-faraila', 'farrasta' (avec variante avec *b*), 'figoa, faxes, xifi-xafa', etc... On est loin de refus de la zone centrale.

On dirait donc que, en fait, face au fonème /f/, étranger et inconnu certainement au moment du début de la romanisation de la zone vasconique, il y a eu réceptivité variable suivant les dialectes; et influences par contiguité.

L'assimilation de f- se produit en BASQUE suivant toute une série de phonèmes:

lat. *ficum* > 'biku, phiko, piku, iko; et même 'figo'  
*filum* > 'biru, hiru(n), iru' et parfois 'firu'

Le GASCON a été absolument opposé à son introduction, et a provoqué systématiquement *f* > *h*, même dans des cas extrêmes:

gasc.	houèc	= fr.	feu
	herèchou	= fr.	frêne
	heret	=	froid
	herùt	=	fruit
	hray	= lat.	(frater.)
	herésco	=	(friscam, frais)
	herèbe	=	(frebem)
	ehloù	=	(floreem)
	ehlàme	=	(flamam)
	ahamât	= fr.	affamé
	ahouña	=	enfoncer
	ahourcà	=	enfourcher
	auhéri	=	offrir

Le gascon a suivi de près la tendance du basque-aquitain: "la lettre F manque totalement dans les inscriptions préromanes d'Aquitaine" (Michelena).

Réaction moins stricte, mais du même signe, dans la *Rioja* (de langue basque dans sa partie occidentale, dialecte biscayen), avec l'évolution:

f- > h- > Ø -

imposée par la suite au castillan (né, en partie, sur des terres navarraises: Rioja Baja, et biscayennes: Rioja Alta et Bureba). Faisons un petit tableau comparatif:

<i>occitan</i>	<i>gascon</i>	<i>castillan</i>	<i>français</i>
filha	hilha	hija	fille
farina	haria	harina	farine
flor	hlor	flor	fleur
fred	hred	frío	froid
calfar	cauhar	calentar	chauffer

(à signaler spécialement le changement:

occ. -alf- > gasc.-auh-

qu'on retrouve aussi DANS l'aire basque: basque occidental 'alfer', oriental 'auher' (Sal.),

L'originalité de ce CASTILLAN, qui naît dans la Rioja, de la plume de moines bascophones (tels que Gonzalo de Berceo), est absolue du point de vue du traitement de f:

lat. 'FILIUM'  
gal. port. 'filho'  
léonais. 'fillo'

arag. 'fillo'  
 cat. 'fill'  
 moçarabe. 'fauchil'  
 cast. 'hijo' (pron. ixo)

(l'exemple est de Von Wartburg, Fragmentation, p. 135).

Il n'y a pas un seul *h* dans tout le poème "Mio Cid" (début du castillan, XI s.)

Que ce passage aussi radical  $f > h > \emptyset$  est lié au basque paraît indiscutable. C'est la victoire politique de la Castille sur tous les peuples de la péninsule qui explique la généralisation du passage. Mais "al reino leonés conservaba la *f* durante el s. XIII: facer, folgar, fabrar" (Mz. Pidal, Oríg., 230). Le phénomène venait de la base populaire: "La *h* no fue en un principio más que un barbarismo dialectal, propio de la gente menos culta en el Norte de Castilla y tierras limítrofes" (Oríg., 220). Caro Baroja estime d'ailleurs que le substrat de la Cantabria, non basque, était aussi opposé à *f*.

Par contre dans le HAUT-ARAGON, jadis vascon, veccetano, ilérgete et cerretano (suivant la longitud géographique des zones), on ne constate pas, avec la même énergie, le refus de *f*. Même la toponymie de la zone montre un village "Fago" (< *fagus*), zone navarraise, pendant des siècles, qui est un bon indice de ce que nous disons. L'appellation actuelle des dialectes haut-aragonais (= "fabla chesa") montre aussi cette acception du phonème *f* en aragonais pyrénéen en tête de mot.

Rohlf s signale le fait: "il reste surprenant que le phénomène manque complètement en Aragón" (Le Gascon, 146); ce qui n'est pas aussi exact que le suggère l'exemple:

lat. *fagu(m)* > béarn. *hàu*, arag. *fau*

puisque d'après Mz. Pidal: "Con menos intensidad aparece también el fenómeno  $f > h$  en el Alto Aragón, territorio de los antiguos vascones" (Oríg., 220).

Une première hypothèse affleure à l'esprit: le Haut Aragon aurait été "débasquisé" plus tôt que les Landes et l'Armagnac. Mais, on le sait, surtout après les répétés travaux de Corominas: c'est le contraire qui est vrai. Il y a eu au moins des îlots de langue basque jusqu'à la fin du moyen âge, comme aussi dans les montagnes de la Rioja. Et ceci n'est pas vrai

pour la Gascogne. Ce n'est donc pas la clé du problème. Le Haut Aragon a parlé basque jusqu'aux XIV ou XV siècle.

Une deuxième hypothèse me semble plausible: la phonologie du basque des Pyrénées centrales avait le phonème /f/.

En effet: les dialectes basques les plus orientaux, qui nous sont bien connus, ne montrent pas une grande animadversion pour /f/. Michelena l'a signalé nettement en ce qui concerne le salazarais; et le souletin, qui est depuis des siècles en contact permanent et immédiat avec le gascon-béarnais, totalement opposé lui à /f/, ne semble pas très opposé à /f/.

Il y a donc, me semble-t-il, des raisons pour estimer que, à partir des vallées de Salazar et de Soule, en zone bascophone actuelle, et vers l'Est, le basque ait admis, il y a longtemps le phonème /f/; chose qui ne s'est pas produite, surtout au même niveau, en navarrais et en biscayen.

Ajoutons à ceci que les documents moyen-âgeux, de 1136, reproduits par Oiyhénart, et qui donnent des patronymes de la zone aragonaise d'Ayerbe, d'allure absolument basque (Eneko, Astaun, Azenariz), présentent parfois le 'f': Fortunio-nis, Alferriz.

Or la non-neutralisation de -d en position finale ('dud', etc.), qui est -t partout ailleurs; les groupes monophthongués "wa", "ja", "jwa", etc., absolument étranges partout dans le pays; l'existence de /k/ à la place de /h/ aux démonstratifs; etc., font du dialecte roncalais, aujourd'hui éteint, par cet ensemble d'archaïsmes, peut-être un témoin du basque pyrénéen central, relativement différent des autres. N'oublions pas qu'en souletin, de l'autre côté de la frontière pyrénéenne, au moins la diphtongue anormale "ja" est courante: voir par exemple les formes de tutoiement: [šja], [šütjá], [günjá], etc.; qui semblent correspondre à un navarro-aragonesisme roman bien connu: [puđjá] pour "podía".

Nous avons aujourd'hui, d'ailleurs, devant les yeux, une situation phonologique analogue en ce qui concerne le phonème /h/. Devenu  $\emptyset$  au Sud de la chaîne pyrénéenne (quoique cette affirmation, entièrement fausse pour le moyen-âge, soit très schématique aujourd'hui: voir les textes du P. Adoain, publiés par Fontes, n.° 20, et contenant pas mal de /h/ qui ont l'air de correspondre à une réalité phonétique, à peu de kilo-

mètres de Lumbier), le phonème /h/ existe dans les dialectes "du Nord", mais pas dans ceux "du Sud".

Il est donc fort possible que dans la montagne aragonaise (qui, ne l'oublions pas, était navarraise jusqu'à très tard) on parlât des dialectes basques qui possédaient le phonème /f/. Si ceci est vrai, on peut comprendre que le roman ARAGONAIS n'ait pas refusé nettement un /f/ que les bilingues basco-aragonais de la montagne de Huesca employaient; pas plus énergiquement, d'ailleurs, que les dialectes basques orientaux "anormaux": Sal., Ronc., Soul...

Cette faiblesse de la résistance à /f/, d'origine aragonaise, est sensible justement dans la Rioja Baja (M. Pidal); tandis que la résistance est plus forte dans la Rioja Alta, de substrat plutôt biscayen. (Pensons au célèbre 'Santelices' biscayen, provenant de 'Sant Felices').

Une dernière remarque pourrait renforcer cette hypothèse: les dialectes basques extrême-orientaux (souletin, bas-navarrais) montrent une étrange tendance à sonoriser les fricatives inter-vocaliques sourdes; ou à les admettre telles prises du français: 'kaserna, aisa, plazera', sonores. Ceci est inconnu ailleurs. Or, d'après V. Wartburg, la sonorisation ou non sonorisation des *fricatives* sourdes inter-vocaliques est très liée au phénomène des occlusives (par. 2), et opposé à lui par son signe. (Fragm., 35).

## VII

### TRAITEMENT DE /b, d, g/ INTER-VOCALIQUES

C'est un fait connu que, en BASQUE, les phonèmes sonores /b, d, g/ sont occlusifs parfois; mais que, entre voyelles et devant /a, o, u/ ils deviennent spirantisés ( $\beta, \delta, \gamma$ ), et même s'amuisent facilement:

esango dizut > esango  $\delta$  izut > e-san-goi-zut (4 syll.)  
 etxabarri > etxa  $\beta$  arri  $\gamma$  etxaarri > etxarri

Michelena fixe nettement le phénomène: "/b, d, g/ solo son oclusivas en ciertos contextos: tras pausa y consonante, especialmente nasal".

Ceci explique les orthographes anciens, jugés incorrects à tort, tels que: 'Echeverría', 'Navarra', 'Javier', ou le moyen-âgeux 'Ivarola' (1168); qui reflètent bien le caractère *non occlusif* de /b, d, g/ dans ces positions.

Il est très sensible d'ailleurs, à ce sujet, la prononciation occlusive et aberrante des bayonnais, élèves de basque, qui tendent à dire, comme en français: 'egon, edan, eĉĉbat'; au lieu de 'e on, e an'et'ecé at' habituels.

Or en GASCON, en opposition avec le français, on observe le même phénomène: "/b, d, g/ ont la valeur d'un son fricatif, comme en espagnol" (Rohlf's, Le Gascon, 6). Et en plus il n'y a pas de /v/ fricatif sonore: on y dit [bin] pour "vin", et [bako] pour "vache" (trait qui existe aussi en OCCITAN).

Or en CASTILLAN et en ARAGONAIS on a exactement le même phénomène. On dit "cada" (= ká δ a), "lobo" (= [ló δ o], etc...

## VIII

### L'ASSIMILATION

Il est un fait que l'assimilation basque est normalement *progressive*: c'est le phonème de *devant* qui impose ses caractères de sonorité au suivant:

ez dakit = [estakit]  
 ez ginen = [eskinen]  
 ez badator = [espa δ ator]

(ce qu'en basque, on écrit "z" est une sifflante dorsale sourde, notée "s" en phon., le "ss" français).

Or ceci est exactement le contraire de ce qui se produit en *français*, où l'assimilation est plutôt régressive (Malmberg, La Phonétique, 71):

tête de veau = [teddvo]  
 bec de gaz = [begdgaz]  
 coupe de champagne = [cubd šampán]

Or j'estime que la persistance et la généralité du caractère *progressif* de l'assimilation, en tout cas pour sifflante + occlusive, est dans le fait que /p/, l'occlusive sourde labiale, "falta por completo en los textos de escritura griega" (Michelena, Fonética, 261). Mais, d'après le propre Michelena, qui a consacré une importante étude à l'Onomastique Aquitaine, on trouve /p/ (voir Fonética, 261), aussi bien en basque qu'en ibérique, par parenté phonologique par contiguïté, dans les deux positions suivantes: a) après sifflante; b) en composition, dans l'intérieur du mot.

Or même aujourd'hui, la sonore /b/, ainsi que les autres sonores d'ailleurs, devient /p/ dans ces conditions là; et on a le droit d'en conclure au caractère extrêmement ancien du type d'assimilation en question.

Le fait en plus que les basques aient traduit par /g/ l'occlusive initiale latine /k/ ('gauza, gatza', etc.; même le moderne 'gorbata') suggère, comme l'avait déjà vu Saroihandy, que l'occlusive sourde basque était *aspirée* (comme en souletin actuel). Le faible rendement, d'ailleurs, de l'opposition *t/d* et *k/g* en basque, fait pencher la balance dans le même sens. Il y aurait donc, au niveau des sourdes, *au moins* une case vide: celle de /p/ (hypothèse de Michelena depuis 1957); et peut être les trois. On aurait, aux extrêmes:

a) tendance à aspirer les sourdes sous accent; ce qui permet d'étudier la position de l'accent dans les dialectes qui ont les occlusives aspirées; et

b) tendance à spirantiser les sonores entre voyelles.

Il y a des indices tout de même qui poussent à considérer différent le cas de /p/: il y a des mots, et des suffixes très courants, qui se terminent par /t/ et /k/ = 'dut, bat; etxeak, handik'); tandis qu'il n'en existe pas un seul se terminant par le phonème /p/.

Il est étrange en conséquence que, d'après Rohlf's, l'assimilation soit régressive en GASCON (168); surtout parce que les exemples qu'il donne paraissent peu probants, surtout face au phénomène qui nous occupe ici. Il donne d'ailleurs des exemples avec assimilation progressive, de type basque: 'et tour', pour 'et hour'; 'et touèc' pour 'et houèc', etc. (Le Gascon, 169).

Signalons que dans le cas de choc *n + m*, en basque aussi l'assimilation est régressive: San Martin > Samartin.

## IX

## METATHESE AVEC -r-

Ce phénomène (=intervention de deux sons) est très courant en BASQUE: taberna > trabena.

Il est très normal aussi en ARAGONAIS: adentro > adrento. Or en GASCON aussi la métathèse avec *r* est très courante, et suivant un schéma, étudié par Rohlfs, identique à celui que connaît le basque.

Rohlfs décrit ce qui se passe: "un *r* après occlusive en syllabe posttonique est attiré par la consonne initiale" (Le Gascon, 167):

comparare	=	croumpà
fenestra	=	frenèsto
tendre	=	trende
pauvre	=	pràube
fièvre	=	frèbe
vesperatam	=	brespàdo
camara	=	crambo

Si on regarde seulement le saut des consonnes, on a: cmpr > crmp; fnstr > frnst; tndr > trnd; pbr > prb; fbr > frb; bsprt > brspd; cmbr > crmb. Le /r/ est attiré vers l'avant.

Le phénomène est beaucoup moins courant en *français et castillan*.

## X

## EVOLUTION lat.-11- &gt; -r-

Voici une autre transformation phonétique "à peu près unique dans les langues romanes" (Bec, La langue occitane, 48); qui n'est compartie que par le *sarde* à nouveau.

On a dans tout le domaine GASCON:

lat. bella	>	gasc. bèra,	esp. bella,	fr. belle
bullire	>	borir,		bouillir
gallina	>	garía,	gallina	
devallare	>	devarar,		dévaler.

“Le phénomène est attesté depuis les textes les plus anciens”  
(Le Gascon, 152).

Or le BASQUE s'éloigne de ce traitement, de façon étonnante:

lat. castellum	>	basq. gaztelu
cellam	>	gela
bacillum	>	makhila
cupellam	>	kupela

même si, par contre, pour *lat.-l-* > *basque -r-*:

lat. caelum	>	basq. zeru
vigilare	>	bigira(tu)
obstaculum	>	estakuru
solum	>	zoru
angelum	>	aingeru
mantiliam	>	maindire

On est loin du *castillan*: avec ‘casti(e)llo’ (pour *lat.-ll-*) et ‘cielo’ (pour *-l-*).

## XI

### DES CAS DE “SVARABHAKTI”

Le BASQUE est profondément réfractaire au groupe “*mù-ta cum liquida*”, voire à occlusive plus liquide:

lat. crucem	>	basq. gurutze
cristinum	>	girstino
secretum	>	segeretu (avec /s/, donc emprunt plutôt moderne)
regulam	>	erregala

Le phénomène est très courant: ‘apirila, liburu, Ingalaterra, daratulu’ (=taladro), etc.

Or le GASCON montre la même répugnance à ce groupe consonantique (Rohlf's, Gascon, 168):

aplegà > apelegà  
 esplingo > espelingo  
 clau > calàu

ce qui l'oppose nettement au *français*, au *castillan*:

cast. cristiano	fr. chrétien
secreto	secret
regla	règle
abril	avril
llave	clé

## XII

### UN AUTRE TRAIT BASQUE EN GASCON

Il y a, en premier lieu, une nette tendance à conserver la pénultième syllabe des mots latins proparoxytons (voir Allières, Fontes L. V., 1973):

lat. bacillu	>	basq. makhila
pepere	>	biper (fr. poivre).

On constate qu'il n'y a pas de chute de la syllabe posttonique; chose qui est assez originale dans le domaine roman.

Or on a aussi le même phénomène en GASCON: "plus on s'approche du secteur occupé encore aujourd'hui par l'euskarien, plus la pénultième latine a de chances de se maintenir" (Aillères).

Voici quelques traits DIFFERENTIELS de l'évolution des phonèmes romans dans la zone bascophone historique.

On aurait pu en signaler d'autres: perte de -n- intervocalique, par exemple; sonorisation des occlusives sourdes initiales; changements mb > m, et nd > n; transformation d > l en tête de mot, ainsi que b > m; dissimilation de deux nasales consécutives; etc. Mais ces phénomènes ne semblent pas être 'spécifiques' de la zone basque. Peut être à tort, et pour ne pas trop allonger cette étude, on ne les analysera pas ici.